

# STEFAN ZWEIG

## INÉDIT : QUAND L'AUTEUR DU « MONDE D'HIER » ÉTAIT UN VA-T-EN-GUERRE

Le Figaro · 6 sett. 2018 · PAR DOMINIQUE BONA DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AIMÉ, admiré jusqu'à l'idolâtrie, Stefan Zweig est devenu un personnage de premier plan parmi les écrivains d'aujourd'hui. Sa notoriété peut surprendre : elle a éclipsé celle de presque tous ses contemporains, les Jules Romains, Arthur Schnitzler ou Heinrich Mann, dont la vogue jadis égalait ou dépassait la sienne. Ses livres, aux couleurs crépusculaires, peuplés d'ombres solitaires, mais d'une redoutable concision, d'une efficacité narrative que peuvent lui envier les conteurs les plus aguerris, ont autant de succès que dans les années trente. Par une sorte de performance qui confine au prodige, son lectorat, qui compte beaucoup d'adolescents, rajeunit tandis que le temps passe.



Aussi tout nouveau texte du Viennois est-il une aubaine pour la librairie, une promesse de gros tirages. Je l'avoue sincèrement : depuis quelques années, des inédits qui ressemblent un peu trop à des fonds de tiroirs m'ont paru d'inutiles ajouts à son oeuvre, si belle et complète, et à laquelle sa mort tragique à Petropolis, en février 1942, apporte une lumière définitive. Cette nouvelle publication, cependant, des plus sobres et intéressantes, répond à un louable désir de parachever le portrait de l'écrivain, ou plutôt de nuancer la caricature un peu trop lisse que nous avons de lui. Bertrand Dermoncourt a eu l'idée de réunir en volume des articles de l'écrivain, parus en Autriche, entre août 1914 et octobre 1918, pour la plupart dans la Neue Freie Presse, où il a commencé d'écrire à l'âge de vingt ans. Humaniste et pacifiste, Zweig ? La réponse est oui, bien sûr. Mais il n'est pas né avec ces dons de sage, déposés dans son berceau par quelque fée bénéfique. Il est devenu humaniste, il est devenu pacifiste, et il lui a fallu pour cela traverser l'épreuve de la Première Guerre – du moins ses premiers mois.

À la déclaration de guerre, Zweig est en vacances au Coq – une station balnéaire proche d'Ostende. Non loin de chez Émile Verhaeren, qu'il admire et dont il a traduit les poèmes. Passé trente ans, il est encore un amateur dans le monde des lettres, voyage, rencontre ses maîtres, et en est encore à l'apprentissage de soi. Comme tout le monde, en août 1914, il est stupéfait et saisi d'effroi. Contrairement à d'autres esprits éclairés, qu'on traitait alors de Cassandre, et avant de devenir lui-même, à l'aube de la prochaine guerre, un de ces prophètes du malheur que personne n'entend, alors que sa compatriote Bertha von Suttner avait clairement diagnostiqué la montée des périls et annoncé la catastrophe, il n'a rien vu venir. La guerre non seulement le surprend mais elle provoque chez ce pur produit de la Mitteleuropa, aux racines multiples, au cœur universaliste, et qui était amoureux de la France, sa seconde patrie, la réaction la moins attendue : le voilà —patriote, passionné—

ment pro-allemand, dans un conflit qui lui rappelle l'existence des frontières, un audelà, un en deçà du Rhin. Il a raconté tout cela dans son journal et dans bien des pages du Monde d'hier, mais ses premiers articles le soulignent d'un trait rouge: la fièvre patriotique l'a tenu assez fort pour qu'à la date du 19 septembre 1914, il dise « adieu » à ses amis « de l'étranger » - « Adieu, mes chers amis, compagnons de tant d'heures fraternelles en France, en Belgique et jusqu'en Angleterre, il nous faut prendre congé pour longtemps. » C'est un jeune Autrichien patriote qui va bientôt porter l'uniforme de soldat et se voir promu adjudant. Enrôlé dans un ministère, au bureau de la propagande, ce grand Européen, ce cosmopolite, prince de la tolérance et de l'amitié entre les hommes, qui écrira un jour l'éloge de la défaite et de l'échec, va travailler à la victoire de l'Allemagne. Il va observer avec angoisse le déroulé des batailles sur les cartes d'état-major et compter les mètres carrés de territoire, conquis ou repris, la guerre est pour lui d'abord une abstraction. C'est une mission en Galicie où on l'a envoyé recueillir des tracts de la propagande russe - ironie du sort pour un futur bibliophile - qui lui ouvre les yeux. Le spectacle des corps blessés ou mutilés, la misère des campements et des tranchées, des villes et des villages détruits, des enfants orphelins, abandonnés sur les routes, vont choquer son cœur et réveiller son humanisme endormi.

Romain Rolland a joué le plus grand rôle dans cette prise de conscience. Pour ce pacifiste de la première heure, qui n'a pas hésité un seul instant avant de se placer « au-dessus de la mêlée », et qui passera la guerre en Suisse, point n'était besoin de dire adieu à ses amis. C'est Rolland qui par ses écrits, par son exemple, rappelle à son cadet - et ami - les valeurs supérieures de l'esprit. Et que seules méritent qu'on se batte pour elles la paix, l'amitié, l'entente supranationale et universelle. Leur correspondance est abondante pendant ces années de guerre - plus d'une centaine de lettres. La censure autrichienne laisse passer l'ouvrage interdit - Au-dessus de la mêlée -, accompagné d'une lettre fraternelle, où le jeune écrivain, encore incertain, verra l'un des bonheurs de sa vie, « comme une colombe blanche, sortie de la bestialité hurlante ».

Au fil des jours, peu à peu, comme dégrisé, Zweig prend la mesure des événements, comprend l'importance du « désengagement » et tire pour lui-même les leçons de l'Histoire. Dès 1915, il choisit son camp: celui de l'humain. Il ne sera plus jamais du côté de la victoire. Et il se gardera de tous les instincts de domination. Son ton est encore empreint d'invective : « Nous sommes des défaitistes : c'est-à-dire que vos jours de gloire sont pour nous la gangrène de l'histoire humaine. » Il cherche la paix en lui-même, ne trouve que l'excès, la passion. La lecture du Feu d'Henri Barbusse (1916) est un autre temps fort de son cheminement. On le sait, Zweig va bientôt rejoindre Romain Rolland en Suisse, grâce à un laissez-passer officiel, et il y restera jusqu'après l'armistice, mettant à profit l'exil pour rencontrer d'autres figures d'intellectuels, de Hermann Hesse à Annette Kolb parmi beaucoup d'autres, et pour envoyer à la Neue Freie Presse des chroniques sur ce qu'il voit, entend et ressent depuis Zurich, Bâle, Lucerne ou Genève. Devenu citoyen du monde et fermement décidé à le rester, c'est en rentrant en Autriche, et croisant le train qui emporte vers l'exil l'empereur Charles Ier et sa famille, qu'il mesurera son attachement profond au vieil empire, désormais démantelé et appauvri, quasiment rayé de la carte, où il avait vécu jusqu'à si heureux.

Dans une préface d'une rigoureuse clarté, Bertrand Dermoncourt fait le point sur le pacifisme de Zweig, qui fut une douloureuse conquête et, ainsi que le montrent ces treize articles, le résultat d'un combat intérieur. Peut-être aurait-il dû souligner davantage le drame vécu par Zweig – de voir se déchirer l'Europe et se délier les amis d'autrefois. Dès la première guerre, le calvaire est en place: lorsque le scénario se reproduira vingt ans plus tard, Zweig aura cette fois la prescience de la catastrophe, mais il ne sera plus capable de l'affronter. Son suicide est sans doute déjà en germe dans les décombres du premier conflit mondial. En disciple d'Érasme, convaincu qu'il faut être homo pro se – un homme pour soi-même et en toute conscience, par-delà les drapeaux, les bannières –, il y aura perdu la confiance et la volonté de renaître.

« Enrôlé dans un ministère, au bureau de la propagande, ce grand Européen, ce cosmopolite, prince de la tolérance et de l'amitié entre les hommes, qui écrira un jour l'éloge de la défaite et de l'échec, l'Allemagne » va travailler à la victoire de

« Dès 1915, il choisit son camp : celui de l'humain. Il ne sera plus jamais du côté de la victoire. Et il se gardera de tous les instincts » de domination